

est sans aucune variété. C'est une plaine immense, légèrement ondulée, et dont les plateaux les plus élevés n'atteignent pas la hauteur de mille pieds au-dessus du niveau de la mer; de tous côtés on la voit s'étendre à perte de vue, sans que jamais une ligne de montagnes arrête et repose à l'horizon la vue fatiguée par cette constante monotonie. A peine une succession de ravins étroits et profonds indique-t-elle la région des sources du Volga, du Borysthène et des plus grands fleuves de la Russie. Tout est plat, tout est fade à l'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi; et sur ce terrain si peu pittoresque on ne retrouve, depuis les portes de Pétersbourg jusqu'à celles de Moscou, que les mêmes objets, rarement disposés d'une manière un peu différente. Ce sont des forêts de sapins et de bouleaux, des marais étendus, des champs sablonneux et des villages du plus misérable aspect. Parfois on aperçoit une ville ou quelque monastère élégant, qui viennent interrompre, mais à grandes distances seulement, cette désolante uniformité; les villages même sont clair-semés, et quant aux villes, celles que nous avons traversées n'étaient, à peu d'exceptions près, que de chétives bourgades, renfermant des cabanes ou des maisons de brique qui menaçaient ruine.

Les habitans de ce triste pays avaient éveillé d'abord notre intérêt par leur extérieur étrange, par leur dévotion superstitieuse et par toute leur ma-